

Introduction

Françoise Gevrey, Alexis Lévrier

► **To cite this version:**

Françoise Gevrey, Alexis Lévrier. Introduction. Gevrey, Françoise; Lévrier, Alexis. *Érudition et polémique dans les périodiques anciens : XVIIe-XVIIIe siècles*, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.5-17, 2007, 978-2-915271-18-8. hal-02899960

HAL Id: hal-02899960

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02899960>

Submitted on 15 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Introduction

Le titre et le propos de ce recueil peuvent surprendre dans la mesure où, sous l'Ancien Régime, et surtout au XVII^e siècle lorsque se créèrent les périodiques, les conditions n'étaient pas réunies pour associer l'érudition et la polémique. Ceux qui, comme le *Journal des Savants*, se consacraient aux sciences et aux belles lettres, souhaitaient s'appuyer sur une information qui fût la plus érudite possible, pour la diffuser ensuite dans des milieux européens assez larges ; en conséquence l'érudition ne leur paraissait pas condamnable : elle garantissait même leur sérieux. Quant aux autres, centrés sur la morale, la littérature ou l'actualité des cours, ils ne pouvaient sans doute se réclamer que d'une « érudition enjouée », pour reprendre le titre de M^{lle} Lhéritier¹, quand ils ne cédaient pas au plaisir de la « bagatelle »². Leur rapport à l'érudition était donc problématique pour des raisons de forme, de genre, de conditions de lecture qui ne pouvait s'assimiler à celle d'un traité en bonne et due forme.

Si certains « journaux » affichaient alors leur érudition, tout en respectant des limites, en revanche aucun ne se disait « polémique », ce que rappellent François Moureau³ et Éric Francalanza⁴. Les périodiques des XVII^e et XVIII^e siècles n'étaient pas ceux de la Révolution, et encore moins *Le Charivari*⁵ ou *La Lanterne* de Henri Rochefort. Entré dans la langue sous forme d'adjectif à la fin du XVI^e

¹ Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon donna trois livraisons de *L'Érudition enjouée* en 1701.

² Juste Van Effen donna ce titre à un de ses périodiques.

³ Voir *infra*, p. 99.

⁴ Voir *infra*, p. 130. Cette contribution mentionne les principaux travaux d'ordre théorique et énonciatif consacrés à la polémique, notamment ceux de Catherine Kerbrat-Orecchioni. On ajoutera l'ouvrage de Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Payot, 1982 et 1995.

⁵ La caricature n'intervient pas dans cette période ; Jean-Louis Haquette souligne cependant l'usage que fait Piranèse des gravures pour polémiquer, *infra*, p. 163.

siècle, le mot de polémique reste en 1704 un adjectif pour le dictionnaire de Trévoux : « C'est une épithète que l'on donne aux livres de dispute ou de controverse, et que les auteurs écrivent les uns contre les autres, et où ils se critiquent quelquefois avec trop d'aigreur⁶ ». Venu du grec *polemikos*, et donc porteur d'une idée de guerre, le substantif n'est lexicalisé qu'en 1718 par l'Académie. On lui avait préféré ceux d'*exercitatio* ou de *satura* dans l'Antiquité, puis de *controverse*, notamment dans le contexte des affrontements religieux, de *libelle*, *pamphlet* ou *factum* dans les domaines politique et littéraire. Les périodiques, pris entre le désir de sérieux et la mondanité du style rocaille ou la légèreté de la feuille imitée du *Spectator*, ne paraissaient pas un terrain propre à déployer de grands débats d'idées.

Cependant le lien entre érudition et polémique se noua. Dans plusieurs domaines, les périodiques eurent en effet à choisir un ton ou une manière qui les différencient des formes du combat habituelles et qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les conduisent à inventer une nouvelle forme de polémique nourrie d'érudition pour mieux subvertir cette dernière. Sans doute, comme le montre Simone Mazauric, le *Journal des savants* évita-t-il de lancer un débat qui dégènerait en querelle autour de la transfusion du sang. De même les *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle ont cherché à mettre en avant l'authenticité des informations. Mais cette attitude ne fut pas la règle pour tous. Dans la polémique, on distingue l'idée d'un combat qui ne doit pas durer, sans doute argumentatif, mais aussi fondé sur des anecdotes qui servent à terrasser l'adversaire ou du moins à le discréditer. Les polémiques les plus fortes, comme les deux querelles des Anciens et des Modernes ou le combat contre les superstitions autour des comètes, se développaient d'abord dans de petites sociétés (académies, salons, cercles de scientifiques éclairés, cafés). Les contradicteurs pouvaient partager la connaissance du sujet et comprendre les arguments, en

⁶ Suit l'exemple du débat entre Scaliger et Cardan.

somme avoir la même complicité que celle requise pour la perception de l'ironie (on pense par exemple aux débats esthétiques évoqués par Jean-Louis Haquette autour de la suprématie de l'art grec sur l'art romain).

D'autre part certaines formes utilisées par les périodiques, comme la lettre fort appréciée des « spectateurs » depuis Addison jusqu'à Marivaux, supposaient la divulgation d'une pensée devenue publique, comme plus tard dans les lettres ouvertes des pamphlétaires. Le badinage de Desfontaines dans le *Nouvelliste du Parnasse* s'opposait sans doute à l'érudition, comme le constate Paul Benhamou, mais le « sel » des critiques préparait un journalisme agressif. Les analyses énonciatives d'Éric Francalanza à propos du *Journal étranger* et de la *Gazette littéraire de l'Europe* d'Arnaud et Suard montrent bien comment une clause ou une note, apparemment érudites, confèrent une portée polémique au discours savant. En outre il devint de plus en plus difficile de s'en tenir à la prétendue neutralité du docte, et les attaques personnelles se multiplièrent, entre le jeune Camusat et Van Effen, comme l'analyse Alexis Lévrier, entre l'auteur de l'*Année littéraire* et Deleyre qui se fait l'interprète des encyclopédistes dans sa *Revue des Feuilles de M. Fréron* dont François Moureau relève la stratégie masquée. C'est du reste ce même Fréron que Voltaire discrédita dans son petit quatrain

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

Dès lors la critique *ad hominem* et la polémique peuvent bien se concilier avec une érudition empruntée qu'on retourne contre l'adversaire.

Il est certain que l'articulation entre érudition et polémique s'intensifia par l'effet des querelles dont on trouve la marque dans la progression de ce recueil. Ces querelles ne sont pas toutes du même

ordre. Si en médecine ou en astronomie elles purent se révéler fécondes, en revanche la question de leur utilité se posa pour les belles lettres. Certaines sont d'ordre scientifique comme, au XVII^e siècle, celles que provoquèrent la transfusion du sang et le passage de la comète : mais le débat s'élargit au-delà des médecins ou des spécialistes des astres, parce que les enjeux théologiques restent sous-jacents. Pour la transfusion, on défend la conception mécaniste du vivant ; d'autre part les superstitions répandues dans les campagnes doivent être éradiquées par les polémistes qui s'en prennent aux peurs provoquées par le passage d'une comète. L'erreur des superstitions autorise les périodiques à mêler l'érudition (les références à la physique de Descartes sont décelables) avec la polémique la plus caricaturale, celle du badinage des poèmes publiés dans le *Mercurie galant* que cite Julie Boch⁷, en attendant la comédie de Fontenelle ou les *Pensées diverses sur la comète* de Bayle, d'abord conçues pour le *Mercurie*.

Les périodiques qui prirent la forme des « spectateurs » imités d'Addison et de Steele s'écrivirent dans un contexte de morale enjouée. Mais on ne peut les dissocier de la querelle des Anciens et des Modernes⁸ qui fut ensuite prolongée par celle d'Homère. D'où la place faite aux œuvres d'Homère et surtout de La Motte chez Camusat qui s'en prend à Marivaux et à Van Effen en raison de sa maîtrise imparfaite de la langue française. Desfontaines impose sa critique littéraire contre les modernes avec une ironie qui l'autorise à regarder de haut l'érudition traditionnelle :

Ignorez-vous que pour certaines gens, c'est avoir une vaste et profonde érudition, que de joindre beaucoup de hardiesse à une grande ignorance⁹ ?

⁷ *Infra*, p. 51-54.

⁸ Sur ce sujet, on se reportera à *La Querelle des Anciens et des Modernes*, précédé d'un essai de Marc Fumaroli, Gallimard, Folio, 2001, à Houdar de La Motte, *Textes critiques. Les Raisons du sentiment*, éd. dir. par F. Gevrey et B. Guion, Paris, H. Champion, 2002 et à Noémi Hepp, *Homère en France au XVII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1968 (une large place est faite aux extraits des périodiques).

⁹ *Le Nouvelliste du Parnasse*, 3, 186, cité par Paul Benhamou, *infra*, p. 93.

Plus tard c'est la diffusion des ouvrages et des idées portées par les « philosophes », au sens large choisi par Palissot dans sa comédie et qui dépasse l'*Encyclopédie* en incluant Rousseau, auteur d'*Émile* ou du *Contrat social* (les *Dialogues* en font foi), qui permet le jeu dialectique entre érudition et polémique. Par un effet de lecture au second degré qui caractérise la « revue » des feuilles de l'*Année littéraire* à laquelle se livre Alexandre Deleyre, on discrédite l'adversaire de Diderot et de Condillac et on impose l'idée d'un groupe de penseurs dont l'unité, personnelle et idéologique, ne tient qu'aux attaques de Fréron. Comme le montre Éric Francalanza, prendre en compte ce qu'on appelle alors la « philosophie » suppose une part d'érudition dont témoignent les rédacteurs du *Journal étranger* et de la *Gazette littéraire de l'Europe* qui n'ignorent ni Hume, ni Charles Bonnet, ni Adam Smith, ni Moses Mendelssohn, le philosophe grand-père du célèbre compositeur. Ils défendent des positions voltairiennes et la « vulgate » philosophique qu'ils construisent contribue elle-même au progrès des idées des penseurs de la tolérance ou de la paix.

Le second dix-huitième siècle connaît d'autres débats : ils ont pour caractéristique d'être étendus à l'Europe éclairée qui se forge des goûts nouveaux. On lit Homère autrement que dans les traductions de M^{me} Dacier ou de La Motte¹⁰ grâce à de nouvelles traductions françaises, grâce aussi celle de Pope en Angleterre, puis à celle de Voss en Allemagne¹¹. De même on s'attache à l'art grec pour remettre en cause le primat des architectes romains¹². Les traités et les articles dans les périodiques comme la *Gazette littéraire* permirent à Piranèse, puis au collectionneur et graveur Pierre Jean Mariette, de polémiquer en abandonnant une certaine forme

¹⁰ Voir *Homère en France après la querelle (1715-1900)*, éd. C. Volpilhac-Augier et D. Sangsue, Paris, H. Champion, 1999.

¹¹ Les *Prolégomènes* de Friedrich August Wolf avaient relancé en Allemagne le débat sur la genèse de l'épopée homérique.

¹² Le comte de Caylus et l'archéologue Johann Joachim Winckelmann (*Réflexions sur l'imitation des œuvres des Grecs en peinture et en sculpture*, 1755) furent les artisans de cette redécouverte qui mettait en valeur la « simplicité » de l'art grec.

d'érudition pour s'adapter à l'attente d'un public soucieux d'interprétation et pour produire une « socialisation de l'érudition » selon l'expression de Jean-Louis Haquette. La nouveauté résidait sans doute aussi dans le fait d'utiliser le frontispice et plus largement la gravure – Piranèse était dessinateur et graveur – pour conforter la polémique, comme on le verra dans les documents reproduits¹³ ; enfin peu à peu l'éloquence se substitue à l'érudition pour imposer le goût d'Antoine Quatremère de Quincy qui allia, il est vrai, la politique à la pratique de l'archéologie et de l'architecture. En tout cas les Grecs sortirent vainqueurs de la polémique à la fin du siècle, au moment où on réhabilitait Homère.

Le cadre de l'*Aufklärung* permet un autre éclairage européen sur le rapport entre érudition et polémique. Plusieurs formes de polémiques se dégagent en Allemagne selon qu'elles se développent avant ou après le déclenchement de la Révolution française. Pierre-André Bois voit une « polémique courtoise » dans les articles de Kant à propos de Rousseau ou de Johann Forster auquel il reproche de ne s'appuyer que sur l'observation à propos du concept de « race ». Il en va de même dans le débat sur la pédagogie qui oppose le baron Knigge¹⁴ au journaliste Campe. Avec la Révolution française, les stratégies changent, la passion s'empare des journalistes qui s'orientent vers un commentaire politique des événements et des idées. La violence se manifeste dans les revues contre-révolutionnaires. Il s'agit de dénoncer, et à ces fins, on s'autorise l'injure pour susciter la peur ; la « haine ouverte » semble la règle dans une presse qui cède à l'obsession. L'Allemagne connut, à sa manière, les effets de la réaction anti-moderniste, mais sa presse contre-révolutionnaire fut cependant moderne parce qu'elle annonçait dans ses invectives ce que serait le pamphlet au XIX^e et au

¹³ Voir *infra*, p. 170-171.

¹⁴ On se reportera à l'ouvrage de P.-A. Bois : *Adolph Freiherr Knigge : de la « nouvelle religion » aux Droits de l'homme ; l'itinéraire politique d'un aristocrate allemand franc-maçon à la fin du XVIII^e siècle*, Wolfenbütteler Forschungen, 50, Wiesbaden, O. Harassowitz, 1999.

XX^e siècle, et qu'elle assumait une virulence qui est dans la nature de l'homme autant que le raisonnement fondé sur l'érudition.

Les huit querelles envisagées dans ce recueil témoignent aussi des transformations profondes que connaît le journalisme sous l'Ancien Régime. La période de plus d'un siècle qu'embrasse ce volume voit en effet les périodiques évoluer dans leurs formes, dans leur contenu, mais aussi dans la relation qu'ils nouent avec le public et dans l'attitude qu'ils adoptent à l'égard du pouvoir politique. Simone Mazauric et Julie Boch mettent ainsi en évidence l'impartialité au moins relative dont font preuve les auteurs du *Journal des savants* en 1667 et 1668, lors de la querelle autour de la transfusion du sang, puis en 1680, au moment du passage de la comète. Julie Boch montre en outre que le *Mercure galant*, s'il est évidemment « moins soucieux d'exactitude scientifique¹⁵ » que le grand périodique érudit, ne prend lui aussi position qu'avec une certaine discrétion. La méthode du *Journal des savants*, consistant en de larges extraits et en des commentaires volontairement modérés, sera abondamment imitée dans la presse d'expression française. Pourtant, comme le rappelle Simone Mazauric, la neutralité affichée par les successeurs de Denis de Sallo est sans doute autant affaire de prudence que de sincérité : en mars 1665, après treize numéros seulement, des jugements trop vifs avaient entraîné la suspension de la publication du journal.

Tout au long du XVIII^e siècle, la rigueur manifestée par les rédacteurs du *Journal des savants* est demeurée un idéal indépassable pour nombre de lecteurs et d'auteurs de périodiques érudits. L'*Histoire critique des journaux* de François Camusat, parue en 1734, témoigne ainsi d'un profond attachement à cette conception traditionnelle du journalisme. La définition que Camusat donne du mot « journal » est du reste très restrictive, puisqu'il entend par ce terme « un ouvrage périodique qui [...] annonce les livres nouveaux

¹⁵ Voir *infra*, p. 55.

ou nouvellement réimprimés, donne une idée de ce qu'ils contiennent, et sert à conserver les découvertes qui se font dans les sciences¹⁶ ». Est donc considéré comme « journal » une publication périodique qui, à la manière du *Journal des savants* ou des « Bibliothèques » hollandaises, se donne pour but de rendre compte aussi sobrement que possible des ouvrages nouveaux¹⁷. La définition de Camusat traduit le succès d'estime que la formule du *Journal des savants* continue à rencontrer au XVIII^e siècle auprès d'un lectorat composé d'hommes de lettres et de savants. Les encyclopédistes eux-mêmes, comme le montre Paul Benhamou, sont restés « obsédés par une vision conservatrice de la presse périodique¹⁸ » et ont eux aussi fait l'éloge d'un journalisme impartial et modéré.

Les déclarations de Camusat, de Voltaire ou de Diderot vont pourtant à l'encontre de l'évolution même du journalisme. Un nouveau ton se répand en effet dans les périodiques littéraires au XVIII^e siècle. Les « spectateurs » de Marivaux ou de Van Effen, de même que les périodiques de l'abbé Desfontaines, ont largement contribué à cette apparition d'un journalisme d'intervention, qui se libère progressivement des contraintes et des rigidités propres à la presse officielle. La polémique entre Camusat et Van Effen traduit ainsi l'opposition entre deux conceptions du métier de publiciste. Cette querelle révèle aussi, quoique de manière plus discrète, un intérêt évident de Camusat pour les possibilités offertes par le journalisme d'expression personnelle. En 1731, Desfontaines et Granet rompent de manière plus nette encore avec le modèle du *Journal des savants* dans leur *Nouvelliste du Parnasse*. Desfontaines avait pourtant commencé sa carrière journalistique en travaillant pour le grand périodique érudit, et avait même assumé à plusieurs reprises

¹⁶ *Histoire critique des journaux*, Amsterdam, Jean Frédéric Bernard, 1734, t. I, p. 5.

¹⁷ Nous renvoyons, pour une étude des significations successives du mot « journal » sous l'Ancien Régime, à l'article de Jean Sgard : « Qu'est-ce qu'un *journal* à l'époque classique ? », dans *Sciences, musiques, Lumières. Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, publiés par Ulla Kölving et Irène Passeron, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2002, p. 481-488.

¹⁸ Voir *infra*, p. 84.

la direction effective du journal entre 1724 et 1727. Mais l'étude de Paul Benhamou montre que la critique littéraire pratiquée par Desfontaines dans *Le Nouvelliste du Parnasse* s'éloigne délibérément des principes respectés dans le *Journal des savants* : les jugements formulés par Desfontaines se caractérisent par une partialité assumée, et même par une ironie et une agressivité qui contribueront très largement au succès du *Nouvelliste*.

Les périodiques de Desfontaines ou de Van Effen se distinguent aussi du *Journal des savants* ou des journaux-bibliothèques hollandais par le format qu'ils adoptent. À l'image des premiers « spectateurs », *Le Nouvelliste du Parnasse* est en effet publié sous la forme de « petites feuilles », selon une expression employée par l'abbé Desfontaines lui-même¹⁹. Les dimensions de ces minces feuillets in-8° ou in-12 s'opposent au grand format in-quarto propre au *Journal des savants* depuis sa création²⁰. Le choix de cette présentation matérielle était compréhensible de la part des rédacteurs d'un périodique institutionnel destiné au public érudit : beaucoup de livres savants étaient en effet eux-mêmes édités dans un grand format et, comme l'a montré François Moureau, l'in-4° littéraire était même à l'époque un « signe de sérieux scientifique²¹ ». Le recours au support de la feuille volante constitue aussi une rupture avec le format adopté par les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* ou, en Hollande, par les auteurs de revues savantes éditées en langue française. Les périodiques de Bayle, de Jean Le Clerc ou même de Camusat se présentent en effet comme

¹⁹ Il utilise cette dénomination en février 1734, dans un passage du nombre XXX du *Pour et contre* où sont évoqués, aux côtés du *Nouvelliste du Parnasse*, plusieurs périodiques anglais et français dérivés du *Spectator*. (*Le Pour et contre. Ouvrage périodique d'un goût nouveau*, Paris, Didot, t. II, 1734, p. 337-339.)

²⁰ À partir de 1724, les auteurs du *Journal des savants* ont cependant mis en circulation une édition in-12 du périodique érudit de référence.

²¹ « La presse dans l'histoire littéraire du "Siècle de Louis XIV" », *L'Histoire littéraire, ses méthodes et ses résultats. Mélanges offerts à Madeleine Bertaud* réunis par Luc Fraisse, Genève, Droz, 2001, p. 199-204.

des livraisons très denses publiées dans un petit format²². De tels journaux apparaissent comme très proches du livre, dont ils imitent la présentation et même, dans bien des cas, la division en tomes et en parties. D'un point de vue strictement matériel, les « spectateurs », de même que les journaux de Desfontaines ou de Prévost, sont donc peut-être aussi éloignés de ces volumes que des grandes feuilles du *Journal des savants*. Adopter un format léger et fragile, comme le font de plus en plus de journalistes littéraires dans la première moitié du XVIII^e siècle, n'a évidemment rien d'anodin. Ce choix va souvent de pair, en effet, avec la revendication d'une écriture vive et spontanée, et avec la volonté de se démarquer des comptes rendus impersonnels des journaux érudits. Desfontaines, en dépit de son hostilité envers les « beaux esprits modernes »²³, partage ainsi avec les auteurs de « spectateurs » une même conception du journalisme : il a su exploiter, comme eux, la souplesse et la liberté permises par l'utilisation de la feuille volante.

La censure d'État mise en place au XVII^e siècle, et dont François Moureau rappelle le caractère très organisé et contraignant, ne pouvait cependant que freiner cette évolution des périodiques de critique littéraire vers un journalisme d'opinion. Ainsi, la liberté de jugement de Desfontaines a provoqué la chute du *Nouvelliste du Parnasse* en 1732 puis, après plusieurs crises²⁴, l'interdiction des *Observations sur les écrits modernes* en 1743. Mais ces difficultés n'ont pas empêché le triomphe de la vision novatrice du journalisme défendue par Desfontaines. Son apprenti, Élie-Catherine Fréron, s'est

²² Chaque numéro des *Nouvelles de la République des Lettres* représente entre 110 et 150 pages. De la *Bibliothèque universelle et historique* à la *Bibliothèque ancienne et moderne*, les journaux successivement publiés par Jean Le Clerc seront pour leur part distribués sous forme de volumes comportant toujours plusieurs centaines de pages. Les livraisons de la *Bibliothèque française* comptent 160 pages en moyenne.

²³ Voir sur ce point l'article de Michel Gilot, « "Savants" et "caféistes" sous la Régence. Les implications historiques d'une querelle littéraire », dans *Beiträge zur Romanischen Philologie*, 16, 1977, p. 27-32.

²⁴ La publication de ce journal, créé en 1735, avait été suspendue à deux reprises en 1736 et 1740. Voir la notice de Jean Sgard dans le *Dictionnaire des Journaux* (Paris, Universitas, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, t. II, notice 1092, p. 999-1002).

d'ailleurs attaché avec succès à poursuivre le combat de son maître, et il s'est attaqué aux mêmes ennemis, à commencer par Voltaire. Dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* et plus encore dans l'*Année littéraire*, il s'est en outre révélé à son tour un polémiste acharné et influent. L'ironie et la liberté de ton n'ont cependant jamais été le monopole d'un camp. Ainsi, dans la *Revue des Feuilles*, François Le Prévost d'Exmes et Alexandre Deleyre ont pris pour cible Fréron en maniant ces mêmes armes et, de manière plus générale, ils ont mis en œuvre contre l'auteur de l'*Année littéraire* ce que François Moureau nomme une « stratégie polémique²⁵ ».

Ce constat peut, semble-t-il, être élargi à une partie au moins de la presse européenne : comme en témoignent les articles de Jean-Louis Haquette et de Pierre-André Bois, la polémique tend à occuper une place accrue dans les journaux de critique littéraire publiés à l'échelle continentale dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Jean-Louis Haquette souligne ainsi que les périodiques ont largement contribué à la diffusion du débat sur la valeur du modèle grec. Le texte qui lance cette polémique est particulièrement révélateur de la séduction exercée par la forme périodique. Dans *A Dialogue on Taste*, Allan Ramsey refuse en effet la forme du traité, lui préférant celle plus libre du dialogue, et feint de publier ses réflexions dans le cadre d'un journal, qu'il nomme *The Investigator*²⁶. Mais en dépit de la vivacité des échanges entre partisans et adversaires des modèles grec et romain, cette polémique n'a jamais atteint la virulence manifestée par les journalistes allemands engagés dans le débat sur l'*Aufklärung*. L'étude de Pierre-André Bois révèle en effet le rôle charnière joué par la Révolution française dans le débat intellectuel en Allemagne, et singulièrement dans les périodiques de ce pays. La période révolutionnaire voit ainsi le passage d'une presse modérée, qui n'exclut pas la polémique mais l'enferme dans les limites de la courtoisie, à un journalisme de dénonciation, qui multiplie au

²⁵ Voir *infra*, p. 108.

²⁶ *A Dialogue on Taste* [1755], in *The Investigator*, Londres, s.n., 1762. Voir l'étude de Jean-Louis Haquette, *infra*, p. 154.

contraire les excès. Ce phénomène, on le sait, ne concerne pas seulement l'Allemagne à cette époque. Ainsi, le ton de la presse française devient lui-même de plus en plus véhément au cours de la période révolutionnaire. Le journalisme polémique trouve de la sorte à la fois sa justification, puisqu'il contribue plus que jamais à la fabrication d'une opinion publique, et sa limite, puisque le sérieux du débat menace toujours de laisser la place au raccourci et à la caricature.

Les journalistes de critique littéraire ne pouvaient que voir leur rôle renforcé par une telle évolution. Ainsi, à défaut d'être toujours respectés, les jugements de Fréron et de ses confrères les plus influents sont lus avec une réelle avidité par les contemporains. Le statut de ces publicistes demeurera cependant très ambivalent tout au long du XVIII^e siècle. Le rédacteur de journal est en effet souvent présenté par ses détracteurs comme un être misérable et intéressé, un simple parasite de l'homme de lettres. Jean Sgard a même montré que les journalistes sont régulièrement décrits comme des gueux ou comme « de pauvres hères, des barbouilleurs de papier, des aventuriers²⁷ ». De tels jugements sont bien évidemment injustes puisque de nombreux journalistes sont parvenus à vivre de leur plume, et puisque certains d'entre eux ont même constitué de véritables fortunes grâce à leurs écrits périodiques. Mais le rejet même dont ils font l'objet est la preuve du succès grandissant remporté par les critiques qui revendiquent une écriture libre et engagée. Certes, les *Conseils à un journaliste* de Voltaire traduisent bien la nostalgie d'un âge d'or – sans doute illusoire – à l'époque duquel les publicistes s'effaçaient encore derrière les ouvrages qu'ils commentaient. Mais Voltaire est aussi un lecteur assidu de ces

²⁷ « Le journaliste famélique », dans *Le Pauvre Diable. Destins de l'homme de lettres au XVIII^e siècle*, actes du colloque international organisé à Saint-Étienne les 15, 16 et 17 septembre 2005, sous la direction de Henri Durantou, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Lire le dix-huitième siècle », 2006, p. 60.

critiques partiels qu'il affecte de mépriser²⁸. Dans ses attaques répétées contre Desfontaines ou Fréron perce ainsi, sans nul doute, une fascination pour ces journalistes qui sacrifient souvent la gravité de l'érudition à la vivacité de la polémique.

Françoise GEVREY
Alexis LÉVRIER

²⁸ Jean Sgard mentionne ainsi une lettre de janvier 1739 montrant que Voltaire cherche, à l'époque même où il compose ses *Conseils à un journaliste*, à compléter en secret sa collection des *Observations sur les écrits modernes* : « Je vous prie de m'envoyer les observations sur les écrits modernes depuis le nombre 225 inclusivement, mais qu'on ne sache pas que c'est pour moi » (Cité dans « Voltaire et la passion du journalisme », *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, éd. par Christiane Mervaud et Sylvain Menant, vol. 2, 1987, p. 854).